

L'HISTOIRE
de la semaine

UN HOMMAGE FLA À LA MÉMOIRE

Créée à l'initiative de la CGT et inaugurée le 28 septembre 2024 dans la réserve naturelle d'Arjuzanx (Landes), une œuvre monumentale honore les travailleurs victimes de l'amiante. Et rappelle le passé industriel du site où, durant trente-trois ans, EDF a exploité une mine de lignite et une centrale thermique.

EUGÉNIE BARBEZAT
eugenie.barbezat@humanite.fr
REPORTAGE PHOTO : LAHCÈNE ABIB



L'HISTOIRE
de la semaine

MBOYANT OUVRIÈRE



L'HISTOIRE de la semaine



DROITS RÉSERVÉS



L'ancien site d'extraction de lignite, (ci-dessus, en 1982) est devenu, après un vaste projet de renaturation, une réserve naturelle nationale en 2022.

« L

à passait un immense tapis roulant qui amenait le lignite extrait de la mine vers la centrale électrique EDF située sur la commune de Morcenx », explique Daniel Biremont en désignant un chemin forestier des Landes. « Et là, c'étaient nos vestiaires », indique

l'ancien agent, alors que nous nous trouvons devant des gîtes touristiques au beau milieu de la paisible réserve naturelle jouxtant l'immense lac d'Arjuzanx. Difficile d'imaginer qu'il y a un peu plus de trente ans ce paysage arboré était une mine à ciel ouvert et un site industriel de 10 000 hectares. Le plus important gisement de charbon de terre de France, où 8 500 tonnes étaient extraites quotidiennement pour alimenter les chaudières de la centrale thermique voisine.

Comme Daniel, 74 ans, embauché en 1975 à l'extraction avant d'être affecté à l'entretien des machines, 1 323 agents y ont travaillé entre 1959 et 1992. Ils y ont appris la solidarité et mené des luttes

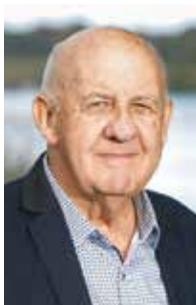
syndicales pour obtenir de meilleures conditions de travail, puis pour contrer le projet d'abandon de l'exploitation du site par EDF. « À l'époque, on faisait les trois-huit, mais sans jours de récupération », se rappelle Francis Mesplède, ancien chef d'une équipe qui travaillait sur un excavateur. « Cela pouvait être dangereux », rappelle celui qui, délégué mineur (un mandat en lien avec l'inspection du travail), était chargé des inspections régulières pour garantir la sécurité des installations. D'ailleurs plusieurs ouvriers ont perdu la vie dans des circonstances atroces, pris en étau dans la roche ou écrasés dans la cabine de leurs machines.

Mais outre ces accidents du travail, dont les anciens d'Arjuzanx qui fréquentent assidûment l'union locale (UL) CGT de Morcenx gardent le souvenir douloureux, un autre danger bien plus insidieux planait au sein des installations : l'amiante. Si l'usine et la mine étaient le poumon économique de la région, elles n'ont pas épargné ceux des travailleurs. Les fibres toxiques contenues non pas dans le lignite mais dans les fameuses bandes roulantes, dans les chaudières et la plupart des installations ont fait leur œuvre d'hécatombe silencieuse. À ce jour, on dénombre officiellement 133 victimes, dont 43 décédées.

UN NOMBRE DE VICTIMES SOUS-ÉVALUÉ

« Il s'agit uniquement de victimes reconnues par la Sécurité sociale, parfois après avoir dû aller en justice pour faire reconnaître la faute inexcusable de l'employeur. Mais certains d'entre nous sont morts sans que le lien ait été fait avec l'amiante. Et personne ne pense à dépister les femmes d'agents qui ont secoué les tenues de travail de leurs maris avant de les laver, inhalant des poussières d'amiante quasi quotidiennement des années durant », regrette Daniel Biremont. Lui veut croire que ses plaques pleurales ne l'empêcheront pas de finir centenaire. « Malgré tout, on ne peut pas s'empêcher d'y penser », lâche-t-il.

C'est d'autant plus vrai que le principal lien qui reste entre les anciens d'Arjuzanx est le comité amiante, créé au sein de l'UL et dont la cheville ouvrière, Jean-Claude Dumartin, est une mémoire vivante de la vie à la mine où il a fait toute sa carrière. À son départ à la retraite, quelques années avant la fermeture, ses camarades lui ont offert un



« PERSONNE NE PENSE À DÉPISTER LES FEMMES D'AGENTS QUI ONT AUSSI INHALÉ DES POUSSIÈRES D'AMIANTE. » DANIEL BIREMONT

Caméscope. Avec, il a immortalisé les derniers instants de la production. « Il y a deux ans, en regardant un de ses films, j'ai ressenti comme un coup de poignard en voyant le dernier chargement de lignite sur le tapis le 21 février 1992, puis, quelques jours après, le 26 février, la déconnexion de la centrale du réseau après le dernier kilowattheure produit », se rappelle Daniel Biremont. Après une nuit sans sommeil, il décide de mobiliser ses camarades pour « faire quelque chose, pour rappeler la mémoire industrielle et ouvrière, alors qu'il y a pile trente ans les trois cheminées de la centrale EDF d'Arjuzanx-Morcenx s'arrêtaient définitivement après trente-trois d'exploitation ».

Son désir rejoint celui de nombre de ses anciens camarades et remet au goût du jour l'idée qui trotte de longue date dans la tête de Jacques Ducout. Ancien agent de la centrale aujourd'hui retraité, ce proche du musicien Bernard Lubat ne rate aucune édition du Festival d'Uzeste, où il représente la CGT depuis trente-cinq ans. C'est là qu'il a rencontré l'artiste Valérie Rauchbach. Accoutumée à travailler avec



« PENDANT LONGTEMPS, JE NE VOULAIS MÊME PAS ALLER VOIR CE QU'ÉTAIT DEvenu LE SITE OÙ J'AVAIS TRAVAILLÉ. » FRANÇOIS MESPLÈDE

La plasticienne Valérie Rauchbach, qui a conçu « les Trois Flamboyantes », et Jean-Marie Lavallée, qui en a réalisé l'habillage sonore.

des matériaux inhabituels, la plasticienne avait entendu parler de la Cofalit, un matériau inerte issu de la vitrification de l'amiante, produit par l'usine Inertam, ouverte en 1992 sur le site anciennement exploité par EDF à Arjuzanx afin de traiter les déchets amiantés sans avoir à les enfouir, comme c'est encore trop souvent le cas. « Impossible à travailler directement car très denses et cassantes, ces pierres brillantes de taille variable aux reflets moirés ont des allures de bijoux. Je voulais absolument en faire quelque chose », raconte Valérie Rauchbach. Au fil de ses discussions avec Jacques, puis avec les autres membres de l'UL, a émergé le projet de concevoir une œuvre célébrant à la fois le passé industriel du site d'Arjuzanx et rendant hommage aux victimes de l'amiante. « Je me rappelle que, quand je leur ai présenté mes plans dans la petite salle de l'UL de Morcenx, ils ont été surpris : ils s'attendaient à une petite sculpture et je leur ai proposé une œuvre monumentale », sourit l'artiste, qui a imaginé trois grandes colonnes de 6, 5 et 4 mètres, rappelant par leur forme les cheminées de l'usine. Pour les faire sortir de terre, il a fallu que la CGT locale s'emploie à convaincre le département des Landes, nouveau propriétaire du lieu, classé réserve naturelle nationale, avec notamment au bord du lac une plage aménagée qui reçoit tout au long de l'année des milliers de visiteurs. Puis trouver les 60 000 euros nécessaires à sa réalisation. « C'est vrai qu'au départ on était parti sur quelque chose de plus modeste, reconnaît Jacques Ducout. Mais nous sommes tous tombés d'accord sur le fait qu'il fallait un monument à la mesure des sacrifices de nos camarades. »

LE SOUVENIR D'UN ÂGE D'OR

Alors l'UL a sollicité les anciens ouvriers et leurs familles pour collecter des fonds. « Le résultat a dépassé nos espérances. On a reçu beaucoup de soutien de la part des anciens et même des veuves », témoigne Jean-Claude Dumartin. Ému, il nous tend une lettre de la fille d'un agent, qui accompagne son don d'un message poignant : « Merci pour les combats que vous avez menés ; (...) l'évocation de la Centrale m'a ramenée à mes souvenirs d'enfance : les colos, les Noëls, les courses à la Coopelec, les moments passés entre "enfants EDF", à l'époque c'était quelque chose », écrit la jeune femme.)))



L'HISTOIRE de la semaine

» Effectivement, les années d'exploitation de la mine et de production de la centrale ont marqué un âge d'or pour le développement économique et culturel local. « Après la fermeture de l'usine, pas moins de six classes ont fermé dans les écoles et la piscine olympique laisse place à la construction de logements sociaux », souligne Jacques Ducout. Restent une immense médiathèque François-Mitterrand, et une grande salle polyvalente Jean-Jaurès, entre autres équipements collectifs aujourd'hui un peu surdimensionnés. L'engouement de la population pour le projet s'explique donc par le besoin de se rappeler « la grande époque de la mine », même si chacun admet aujourd'hui que sa fermeture correspond à une nécessaire transition écologique.

LE SYMBOLE D'UNE COLÈRE

Forts d'un solide apport, les porteurs du projet ont ensuite sollicité les collectivités locales et les instances régionale et confédérale de la CGT. Toutes ont répondu à l'appel pour que l'œuvre puisse voir le jour. « Son montage a été un travail collectif : les anciens de la mine sont allés choisir les pierres à l'usine Inertam, puis ont contribué à les disposer dans les paniers grillagés qui entourent les structures des trois colonnes », détaille Valérie Rauchbach qui s'est associée avec un autre artiste, Jean-Marie Lavallée, pour la rendre interactive. Ce génial créateur de sons a truffé les parois de capteurs qui, quand un visiteur s'approche, déclenchent la diffusion de sons rappelant l'ambiance de travail à la mine. « J'ai composé une bande-son avec les bruits des machines, mais aussi des voix de travailleurs issues d'interviews ou de manifestations revendicatives. L'objectif est de faire prendre conscience aux visiteurs de ce qui s'est passé ici », explique-t-il.

Et le résultat est impressionnant : impossible de rater les colonnes, baptisées « les Trois Flamboyantes », car outre la brillance naturelle du matériau, un éclairage discret, par LED, les éclaire et les anime doucement, comme une respiration. C'est ce qu'ont pu constater les 500 personnes qui ont assisté à leur inauguration, le 28 septembre, dans une ambiance où la joie de se retrouver était teintée d'émotion. Et les absents plus présents que jamais. Notamment quand l'actuel jeune président de l'UL, Lionel Lasserre, a pris la parole pour rappeler l'importance qu'a



L'inauguration de la sculpture, le 28 septembre fut aussi l'occasion de retrouvailles émouvantes pour les anciens camarades.

eu ce site industriel et les combats syndicaux qui y ont été menés avant de rendre un vibrant hommage aux hommes qui y ont laissé leur vie ou ont aujourd'hui une épée de Damoclès au-dessus de la tête. « Nous avons toutes et tous aujourd'hui un voisin, un ami, un proche, une connaissance, atteint d'une maladie due à l'amiante. Ou malheureusement avions... », a sobrement déclaré celui dont le père, Jacques Lasserre, fut le premier ouvrier de la mine à décéder, à 42, ans d'un mésothéliome, cancer typique de l'amiante, en 1983. « Cette sculpture est aussi et surtout le symbole d'une colère, a enchaîné Sébastien Menesplier, le secrétaire général de la FNME CGT, qui avait fait le déplacement pour l'occasion. Une colère face au lourd tribut des travailleurs d'Arjuzanx et à la cupidité patronale et l'indulgence coupable des gouvernements français successifs, qui n'ont eu de cesse de minimiser les dangers de l'amiante, pourtant connus depuis le début du XX^e siècle. »

Un peu à l'écart, Francis Mesplède affiche un air serein. « Pendant longtemps, je ne voulais même pas aller voir ce qu'était devenu le site où j'avais travaillé, confia-t-il. Puis, quand mes petites filles ont eu 6 ou 7 ans, c'était quand même tentant de les emmener se baigner dans le lac. Mais à chaque fois que je venais, j'alpaguais les visiteurs pour leur raconter ce que des hommes comme moi avaient vécu ici et l'histoire industrielle aujourd'hui indétectable alors que la nature a repris ses droits. Certains étaient très intéressés. Un jour un petit garçon à qui je disais que je travaillais ici en désignant le lac m'a demandé si j'avais été scaphandrier... » Aujourd'hui, l'ancien agent peut se sentir autorisé à prendre sa retraite de « guide ». Avec « les Trois Flamboyantes » pour totem, la mémoire ouvrière est bien gardée. ●

**LA CGT LOCALE A DÛ CONVAINCRE
LE DÉPARTEMENT DES LANDES, PUIS
TROUVER LES 60 000 EUROS NÉCESSAIRES
À LA RÉALISATION DE L'ŒUVRE.**